Discours de Ramsay

1ère partie : Des qualités requises pour devenir franc-maçon et des buts que se propose l'ordre.

La noble ardeur que vous montrez, Messieurs, pour entrer dans le très ancien et très illustre ordre des Francs-maçons, est une preuve certaine que vous possédez déjà toutes les qualités requises pour en devenir les membres. Ces qualités sont la Philanthropie sage, la morale pure, le secret inviolable et le goût des beaux-arts.

La philanthropie, ou amour de l'humanité en général.

Lycurge, Solon, Numa, et tous les autres Législateurs politiques n'ont pu rendre leurs établissements durables ; quelques sages qu'aient été leurs lois, elles n'ont pu s'étendre dans tous les pays ni convenir au goût, au génie, aux intérêts de toutes les Nations. La Philanthropie n'était pas leur base. L'amour de la patrie mal entendu et poussé à l'excès, détruisait souvent dans ces Républiques guerrières l'amour de l'humanité en général.

Les hommes ne sont pas distingués essentiellement par la différence des langues qu'ils parlent, des habits qu'ils portent, des pays qu'ils occupent, ni des dignités dont ils sont revêtus.

Le monde entier n'est qu'une grande République, dont chaque nation est une famille, et chaque particulier un enfant.

C'est pour faire revivre et répandre ces anciennes maximes prises dans la nature de l'homme, que notre Société fut établie. Nous voulons réunir des hommes d'un esprit éclairé et d'une humeur agréable, non seulement par l'amour des beaux-arts, mais encore plus par les grands principes de vertu, où l'intérêt de la confraternité devient celui du genre humain entier, où toutes les Nations peuvent puiser des connaissances solides, et où tous les sujets des différents Royaumes peuvent conspirer sans jalousie, vivre sans discorde, et se chérir mutuellement sans renoncer à leur Patrie.

Nos Ancêtres, les Croisés, rassemblés de toutes les parties de la Chrétienté dans la Terre Sainte, voulurent réunir ainsi dans une seule confraternité les sujets de toutes les Nations. Quelle obligation n'a-t-on pas à ces Hommes supérieurs qui, sans intérêt grossier, sans écouter l'envie naturelle de dominer, ont imaginé un établissement dont le but unique est la réunion des esprits et des cœurs, pour les rendre meilleurs, et former dans la suite des temps une nation spirituelle où, sans déroger aux devoirs que la différence des états exige, on créera un peuple nouveau qui, en tenant de plusieurs nations, les cimentera toutes en quelque sorte par les liens de la vertu et de la science.

La saine Morale.

La saine Morale est la seconde disposition requise dans notre société. Les ordres Religieux furent établis pour rendre les hommes chrétiens parfaits ; les ordres militaires, pour inspirer l'amour de la belle gloire ; l'Ordre des Free-Maçons fut institué pour former des hommes et des hommes aimables, des bons citoyens et des bons sujets, inviolables dans leurs promesses, fidèles adorateurs du Dieu de l'Amitié, plus amateurs de la vertu que des récompenses.
Polliciti servare fidem, sanctumque vereri
Numen amicitiae, mores, non munera amarare.
(Nous avons promis d'être fidèles, de vénérer la sainte divinité de l'amitié, d'aimer la vertu, non les récompenses).

Ce n'est pas que nous nous bornions aux vertus purement civiles. Nous avons parmi nous trois espèces de confrères, des Novices ou des Apprentis, des Compagnons ou des Profès, des Maîtres ou des Parfaits.

Nous expliquons aux premiers les vertus morales et philanthropes, aux seconds, les vertus héroïques ; aux derniers les vertus surhumaines et divines. De sorte que notre institut renferme toute la Philosophie des sentiments, et toute la théologie du cœur.

C'est pourquoi un de nos vénérables Confrères dit dans une Ode pleine d'enthousiasme :
Free-Maçons, Illustre grand Maître,
Recevez mes premiers transports,
Dans mon cœur l'ordre les fait naître ;
Heureux ! si de nobles efforts
Me font mériter votre estime,
M'élèvent à ce vrai sublime,
A la première vérité,
A l'essence pure et divine,
De l'âme céleste origine,
Source de vie et de clarté.
Comme une Philosophie sévère, sauvage, triste et misanthrope dégoûte les hommes de la vertu, nos Ancêtres, les Croisés, voulurent la rendre aimable par l'attrait des plaisirs innocents, d'une musique agréable, d'une joie pure, et d'une gaieté raisonnable.
Nos sentiments ne sont pas ce que le monde profane et l'ignorant vulgaire s'imagine. Tous les vices du cœur et de l'esprit en sont bannis, et l'irréligion et le libertinage, l'incrédulité et la débauche. C'est dans cet esprit qu'un de nos Poètes dit :
Nous suivons aujourd'hui des sentiers peu battus,
Nous cherchons à bâtir, et tous nos édifices
Sont ou des cachots pour les vices,
Ou des temples pour les vertus.
Nos repas ressemblent à ces vertueux soupers d'Horace, où l'on s'entretenait de tout ce qui pouvait éclairer l'esprit, perfectionner le cœur, et inspirer le goût du vrai, du bon et du beau :

O ! noctes, coenaeque Deum…
Sermo oritur non de regnis domibusque alienis ;
…sed quod magis ad nos
Pertinet, et nescire malum est, agitamus ; utrumne
Divitis homines, an sint virtute beati ;
Quidve ad amicitias usus rectumve trahat nos,
Et quae sit natura boni, summumque quid ejus.
(O nuits, ô repas divins !
On ne s'y occupe pas des domaines ou des maisons d'autrui
Mais de sujets qui nous touchent plus directement
et qu'il est mauvais d'ignorer.
"Est-ce la richesse qui procure le bonheur à l'homme ? Ou est-ce la vertu ?
– Sur quoi se fonde l'amitié ? Sur l'intérêt ou sur la droiture ?
– Qu'est-ce que le bien ? Qu'est-ce que le bien suprême ? »
Horace, Satire II, 6)

Ici l'amour de tous les désirs se fortifie. Nous bannissons de nos Loges toute dispute, qui pourrait altérer la tranquillité de l'esprit, la douceur des mœurs, les sentiments de l'amitié, et cette harmonie parfaite qui ne se trouve que dans le retranchement de tous les excès indécents, et de toutes les passions discordantes.

Les obligations que l'ordre vous impose, sont de protéger vos Confrères par votre autorité, de les éclairer par vos lumières, de les édifier par vos vertus, de les secourir dans leurs besoins, de sacrifier tout ressentiment personnel, et de rechercher tout ce qui peut contribuer à la paix, à la concorde et à l'union de la Société.

Le Secret

Nous avons des secrets ; ce sont des signes figuratifs et des paroles sacrées, qui composent un
langage tantôt muet et tantôt très éloquent, pour le communiquer à la plus grande distance, et pour reconnaître nos Confrères de quelque langue ou quelque pays qu'ils soient.

C'était, selon les apparences, des mots de guerre que les Croisés se donnaient les uns aux autres, pour se garantir des surprises des Sarazins, qui se glissaient souvent déguisés parmi eux pour les trahir et les assassiner.

Ces signes et ces paroles rappellent le souvenir ou de quelque partie de notre science ou de quelque vertu morale, ou de quelque mystère de la foi. Il est arrivé chez nous, ce qui n'est guère arrivé dans aucune autre société. Nos loges sont établies et se répandent aujourd'hui dans toutes les nations policées, et cependant dans une si nombreuse multitude d'hommes, jamais aucun Confrère n'a trahi nos secrets.

Les esprits les plus légers, les plus indiscrets et les moins instruits à se taire, apprennent cette grande science dès qu'ils entrent dans notre société. Tant l'idée de l'Union fraternelle a d'empire sur les esprits.

Ce secret inviolable contribue puissamment à lier les sujets de toutes les Nations, et à rendre la communication des bienfaits facile et mutuelle entre eux. Nous en avons plusieurs exemples dans les annales de notre Ordre, nos Confrères qui voyageaient dans les différents pays de l'Europe, s'étant trouvés dans le besoin, se sont fait connaître à nos loges, et aussitôt ils ont été comblés de tous les secours nécessaires.

Dans le temps même des guerres les plus sanglantes, des illustres prisonniers ont trouvé des frères où ils ne croyaient trouver que des ennemis. Si quelqu'un manquait aux promesses solennelles qui nous lient, vous savez, Messieurs, que les plus grandes peines sont les remords de sa conscience, la honte de sa perfidie, et l'exclusion de notre Société, selon ces belles paroles d'Horace :
Est et fideli tuta silentio
Merces ; vetabo qui Cereris sacrum
Vulgarit arcanae, sub isdem
Sit tragibus, fragilemque mecum
Solvat phaselum ;...
(Une sûre récompense est aussi réservée au silence fidèle.
J'interdirai à celui qui aura révélé les mystères de Cérès d'habiter sous les mêmes poutres et de monter sur la même nef fragile que moi.

Horace, Odes, Livre III)

Oui, Messieurs, les fameuses fêtes de Cérès à Eleusis dont parle Horace aussi bien que celles d'Isis en Égypte, de Minerve à Athènes, d'Uranie chez les Phéniciens, et de Diane en Scythie avaient quelque rapport à nos solennités.
On y célébrait les mystères où se trouvaient plusieurs vestiges de l'ancienne religion de Noë et des patriarches ; ensuite on finissait par les repas et les libations, mais, sans les excès, les débauches et l'intempérance où les Païens tombèrent peu à peu.
La source de toutes ces infamies fut l'admission des personnes de l'un et de l'autre sexe aux assemblées nocturnes contre la primitive institution. C'est pour prévenir de semblables abus que les femmes sont exclues de notre Ordre. Ce n'est pas que nous soyons assez injustes pour regarder le sexe comme incapable de secret, mais c'est, parce que sa présence pourrait altérer insensiblement la pureté de nos maximes et de nos mœurs :
Si le sexe est banni, qu'il n'en ait point d'alarmes,
Ce n'est point un outrage à sa fidélité ;
Mais on craint que l'amour entrant avec ses charmes,
Ne produise l'oubli de la fraternité.
Noms de frère et d'ami seraient de faibles armes
Pour garantir les cœurs de la rivalité.
Le goût des sciences et des arts libéraux

La quatrième qualité requise pour entrer dans notre Ordre est le goût des sciences utiles, et des arts libéraux de toutes les espèces ; ainsi l'ordre exige de chacun de vous, de contribuer par sa protection, par sa libéralité, ou par son travail à un vaste Ouvrage auquel nulle Académie, et nulle Université ne peuvent suffire, parce que toutes les Sociétés particulières étant composées d'un très petit nombre d'hommes, leur travail ne peut embrasser un objet aussi immense.

Tous les Grands Maîtres en Allemagne, en Angleterre, en Italie et par toute l'Europe, exhortent tous les savants et tous les Artistes de la Confraternité, de s'unir pour fournir les matériaux d'un Dictionnaire universel de tous les Arts Libéraux et de toutes les sciences utiles, la Théologie et la Politique seules exceptées.

On a déjà commencé l'ouvrage à Londres ; mais par la réunion de nos confrères on pourra le porter à sa perfection en peu d'années. On y expliquera non seulement le mot technique et son étymologie, mais on donnera encore l'histoire de la science et de l'Art, ses grands principes et la manière d'y travailler.

De cette façon on réunira les lumières de toutes les nations dans un seul ouvrage, qui sera comme un magasin général, et une Bibliothèque universelle de tout ce qu'il y a de beau, de grand, de lumineux, de solide et d'utile dans toutes les sciences naturelle et dans tous les arts nobles.

Cet ouvrage augmentera chaque siècle, selon l'augmentation des lumières ; c'est ainsi qu'on répandra une noble émulation avec le goût des Belles-Lettres et des beaux Arts dans toute l'Europe.

Seconde partie : origine et histoire de l'ordre. La légende et l'histoire

Chaque famille, chaque République, et chaque Empire dont l'origine est perdue dans une antiquité obscure, a sa fable et a sa vérité, sa légende et son histoire, sa fiction et sa réalité.

Quelques-uns font remonter notre institution jusqu'au temps de Salomon, de Moïse, des Patriarches, de Noë même. Quelques autres prétendent que notre fondateur fut Enoch, le petit-fils du Protoplaste, qui bâtit la première ville et l'appela de son nom.

Je passe rapidement sur cette origine fabuleuse, pour venir à notre véritable histoire. Voici donc ce que j'ai pu recueillir dans les très anciennes Annales de l'Histoire de la Grande-Bretagne, dans les actes du Parlement d'Angleterre, qui parlent souvent de nos privilèges, et dans la tradition vivante de la Nation Britannique, qui a été le centre et le siège de notre Confraternité depuis l'onzième siècle.

Institution par l'ordre des Croisés

Du temps des guerres saintes dans la Palestine, plusieurs Princes, Seigneurs et Citoyens entrèrent en Société, firent vœu de rétablir les temples des Chrétiens dans la Terre Sainte, et s'engagèrent par serment à employer leurs talents et leurs biens pour ramener l'Architecture à primitive institution.

Ils convinrent de plusieurs signes anciens, de mots symboliques tirés du fond de la religion, pour se distinguer des Infidèles, et se reconnaître d'avec les Sarazins. On ne communiquait ces signes et ces paroles qu'à ceux qui promettaient solennellement et souvent même au pieds des Autels de ne jamais les révéler.

Cette promesse n'était donc plus un serment exécrable, comme on le débite, mais un lien respectable pour unir les hommes de toutes les Nations dans une même confraternité. Quelques temps après, notre Ordre s'unit intimement avec les Chevaliers de Saint Jean de Jérusalem. Dès lors et depuis nos Loges portèrent le nom de Loges de Saint Jean dans tous les pays. Cette union se fit en imitation des Israélites, lorsqu'ils rebâtirent le second Temple, pendant qu'ils maniaient d'une main la truelle et le mortier, ils portaient de l'autre l'Epée et le Bouclier.
Notre Ordre par conséquent, ne doit pas être regardé comme un renouvellement de baccanales, et une source de folle dissipation de libertinage effréné, et d'intempérance scandaleuse, mais comme un ordre moral, institué par nos Ancêtres dans la Terre sainte pour rappeler le souvenir des vérités les plus sublimes, au milieu des innocents plaisirs de la Société.

Passage de l'ordre de la Terre Sainte en Europe
Les Rois, les Princes et les Seigneurs, en revenant de la Palestine dans leurs pays, y établirent des Loges différentes. Du temps des dernières Croisades on voit déjà plusieurs Loges érigées en Allemagne, en Italie, en Espagne, en France et de là en Ecosse, à cause de l'intime alliance qu'il y eut alors entre ces deux Nations.
Jacques Lord Steward d'Ecosse fut Grand Maître d'une Loge établie à Kilwinnen dans l'Ouest d'Ecosse en l'an 1286, peu de temps après la mort d'Alexandre III Roi d'Ecosse, et un an avant que Jean Baliol montât sur le Trône. Ce Seigneur Ecossois reçut Free-Maçons dans sa Loge les Comtes de Glocester et d'Ulster, Seigneurs Anglois et Irlandois.
Peu à peu nos Loges, nos fêtes et nos solennités furent négligées dans la plupart des pays où elles avaient été établies. De-là vient le silence des Historiens de presque tous les Royaumes sur notre Ordre, hors ceux de la Grande-Bretagne. Elles se conservèrent néanmoins dans toute leur splendeur parmi les Ecossais, à qui nos Rois confièrent pendant plusieurs siècles la garde de leur sacrée personne.
Des croisades à la Réforme. Dégénérescence de l'Ordre
Après les déplorables traverses des Croisades, le dépérissement des Armées Chrétiennes et le triomphe de Bendocdar Soudan d'Égypte, pendant la huitième et dernière Croisade, le Fils d'Henry III Roi d'Angleterre, le grand prince Edouard voyant qu'il n'avait plus de sureté pour ses confrères dans la Terre sainte, quand les troupes Chrétiennes s'en retiraient, les ramena tous, et cette Colonie de frères s'établit ainsi en Angleterre.
Comme ce Prince était doué de toutes les qualités du cœur et de l'esprit qui forment les Héros, il aima les beaux Arts, se déclara protecteur de notre Ordre, lui accorda plusieurs privilèges et franchises, et dès lors les membres de cette Confraternité prirent le nom de Francs-Maçons.
Depuis ce temps la Grande-Bretagne devint le siège de notre science, conservatrice de nos lois, et la dépositaire de nos secrets. Les fatales discordes de religion qui embrasèrent et déchirèrent l'Europe dans le seizième siècle, firent dégénérer notre ordre de la grandeur et de la noblesse de son origine. On changea, on déguisa, ou l'on retrancha

plusieurs de nos rites et usages qui étaient contraires aux préjugés du temps.

Conclusion. Retour, régénération et avenir de l'Ordre en France

C’est ainsi que plusieurs de nos confrères oublièrent l’esprit de nos lois, et n’en conservèrent que la lettre et l’écorce. Notre grand maître, dont les qualités respectables surpassent encore la naissance distinguée, veut que l’on rappelle tout à sa première institution, dans un Pays où la religion et l’État ne peuvent que favoriser nos Lois.

Des Isles Britanniques, l’antique science commence à repasser dans la France sous le règne du plus aimable des Rois, dont l’humanité fait l’âme de toutes les vertus, sous le ministère d’un Mentor qui a réalisé tout ce qu’on avait imaginé de plus fabuleux.

Dans ces temps heureux où l’amour de la Paix est devenu la vertu des Héros, la nation la plus spirituelle de l’Europe deviendra le centre de l’Ordre ; elle répandra sur nos Ouvrages, nos Statuts et nos mœurs, les graces, la délicatesse et le bon goût, qualités essentielles dans un Ordre, dont la base est la sagesse, la force et la beauté du génie.

C’est dans nos Loges à l’avenir, comme dans des Écoles publiques, que les Français verront, sans voyager, les caractères de toutes les Nations, et c’est dans ces mêmes Loges que les Etrangers apprendront par expériences, que la France est la vraie Patrie de tous les Peuples. *Patria gentis humanae.*